



LE TOMBEAU DE MÈRE

(Dialogue)

DOLOR

Petite sœur, je veux embrasser mère !
 Eveille-là, dis-lui que je l'attends ;
 Sœur, dis aussi que j'aime bien grand'mère,
 Mais qu'en mon cœur sans cesse je l'entends :
 Je veux embrasser mère !

RÉGINE

Mère, reviens, petit Dolor est là !
 Mère, crois-moi, ton Dolor est bien sage.
 Laisse la tombe et dis-lui : " Me voilà ! "
 N'entends-tu pas du chéri le ramage ?
 Petit Dolor est là !

O Créateur, redonne-lui la vie ;
 De cet enfant accueille les douleurs.
 Ne crois-tu pas ta vengeance assouvie,
 Lorsque ses yeux sont noyés par les pleurs ?
 Redonne-lui la vie.

Mon frère aimé, demande au doux Jésus,
 Mère viendra, si le Sauveur l'accorde.
 Toi, tu ne peux éprouver un refus,
 Repose-toi sur sa miséricorde :
 Demande au doux Jésus.

Il est si bon qu'il vaudra te répondre ;
 Sur tes genoux implore son pardon,
 Et son amour en toi viendra se fondre ;
 Redis-lui bien qu'il te le faut, ce don,
 Il voudra te répondre.

DOLOR

Petit Jésus, si tu fais le méchant,
 Je n'irai plus te voir à ton église,
 Et jamais plus, le soir en me couchant,
 Je ne dirai la prière promise,
 Si tu fais le méchant !

Petit Jésus, je veux embrasser mère !
 Ecoute-moi, tu vois, je vais mourir !
 Je t'aimerai, je dirai ma prière,
 Dans ta maison je viendrai te chérir.
 Je veux embrasser mère !

Bonne maman, laisse le Paradis...
 Pauvre papa ne veut plus me sourire,
 Il prie et pleure en son fauteuil assis,
 Depuis longtemps je voulais te l'écrire...
 Laisse le Paradis !

MÈRE

Dolor... Mon cher Dolor, viens embrasser ta mère.
 Petit Jésus entend ta candide prière ;
 Pour toi je suis venu sur l'aile du Zéphyr.
 De l'amour maternel, pauvre petit martyr,
 Au pied de mon tombeau reçois la récompense.
 Jésus n'est pas méchant. Il aime l'innocence.
 Si de sa main terrible Il nous livre à la mort,
 C'est pour nous épurer, pour nous conduire au port.
 Dolor, mon cher Dolor, âme si généreuse,
 Ne te désole point, au ciel je suis heureuse ;
 Souris à ta maman, calme ton petit cœur,
 D'un monde perverti reste toujours vainqueur...
 Mon Dieu, si cet enfant devait voir la souffrance,
 S'il devait aux forfaits succomber sans défense :
 Mon Dieu, vous le savez, j'aime à régner au ciel,
 Mais pour sauver mon fils d'un malheur éternel,
 Je vous dirais : Brisez, brisez mes douces chaînes,
 De ce cadavre vain remettez-moi les rênes,
 De souffrance et de fiel abreuvez tous mes jours,
 Mais de mon fils si cher, éloignez ces rancœurs,
 Dont les instincts cruels sont de perdre leur proie,
 Et d'une tendre mère empoisonner la joie.
 Régine, et toi, Dolor, venez sur ce tombeau,
 Tous les jours déposer un filial cadeau.
 Consolez votre père, excusez sa faiblesse.
 O mon époux chéri je conçois ta détresse...
 Enfants, je vous bénis et retourne vers Dieu.
 Venez ici demain pour prier en ce lieu.

J. K. Legault.

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 5 octobre 1897.

Depuis ma dernière chronique—lointaine de plus de quinze jours déjà—un bien triste événement est venu assombrir notre joyeuse colonie canadienne.

Ce pauvre et cher Ernest Girard est mort (*).

La mangeuse de destinées, la traîtresse au mortel et impitoyable poignard, qui nous guette tous au détour d'une allée de l'existence, a frappé cruellement le jeune artiste brillant, plein d'espoir, qui allait, sa palette à la main, la tête haute vers l'art immortel.

Son talent était grand et son énergie magnifique.

Le printemps dernier encore, il travaillait ardemment, et personne, parmi nous, ne se doutait que ce charmant autant que vaillant artiste devait sitôt nous être enlevé.

Bien longtemps il lutta contre sa maladie. Le Dr A.-F. Mercier le soignait avec beaucoup de dévouement, et c'est malheureux que ses efforts n'aient pas été couronnés d'un succès mérité.

Tous les médecins se trompèrent au début de la maladie de Girard. Potain, Graucher et Tessier le trouvaient faible, mais non encore atteint par la phthisie.

Que peut la science quand, là-haut, le Destin marque une fin dans son livre éternellement ouvert ?

Cherchez, savants, fouillez les chairs, palpez les individus, l'erreur plane au-dessus de vous, et demain seul clamera en plein soleil ce que vainement vous cherchez aujourd'hui.

Les mystères de la vie humaine et ses états de santé ne sont point des livres ouverts.

Un jour, on espéra le rétablissement que le lendemain devait tristement terrasser à jamais. Hélas ! depuis longtemps la phthisie avait enfoncé bien avant en lui ses griffes impitoyablement mortelles.

C'est au château de Durtal, dans les montagnes d'Auvergne, qu'il vit s'écouler les derniers mois de sa vie.

Il disait souvent, à ceux qui l'entouraient, combien sa joie serait immense, si continuant à prendre du mieux, il pouvait partir pour le Canada, à Trois-Rivières, où une mère adorée l'attendait ainsi que toute une famille aimée.

Mais cette consolante joie d'embrasser encore sa bonne mère, il ne devait point la goûter, et, à l'instant suprême, seuls ses yeux fixés par delà les montagnes de Durtal, vers la patrie, sans doute, eurent peut-être la vision du rêve caressé par son cœur.

La veille de sa mort, il écrivait à un de ses amis et lui disait ses espérances de partir bientôt pour Trois-Rivières... hélas ! le départ devait se faire plus tôt encore, mais seulement pour le cimetière de Durtal qui, couché sur le versant de la montagne, abrité par des arbres centenaires, garde éternellement le pauvre canadien, dont la vue, par la fenêtre de sa chambre, donnait sur ces lieux, dut souvent avoir de bien tristes pensées malgré toute la poésie du riant décor clamant la vie, alors que la sienne s'en allait !...

A l'arrivée du télégramme funèbre, nous annonçant la fin brève de celui que nous aimions tous, nous en ressentîmes une vive douleur, et notre émotion fut grande quand le Dr Mercier—fidèle ami de notre cher Ernest—revint de Durtal où seul il avait assisté aux funérailles, et qu'il nous raconta avec tant de tristes détails !

Parmi les canadiens, Ernest Girard ne comptait que des amis. Aussi tous s'unirent-ils pour lui faire dire à Paris, une messe à laquelle assistèrent même ses amis américains.

La Société Canadienne de Paris, dont il était l'un des membres depuis la fondation, a souscrit pour lui envoyer des couronnes de fleurs en porcelaine qui diront à Durtal l'amitié et la douleur des compatriotes qui pleurent le cher ami dormant son dernier sommeil dans la terre de France, à l'ombre d'un paysage qu'il eût aimé peindre, disait-il quelques jours auparavant !

(*) Nous avons publié le portrait du regretté M. E. Girard dans le numéro du 2 octobre courant.

L'an dernier, un soir que j'étais allé le voir à son atelier, je me souviens qu'il me parla longuement de sa famille, d'une sœur dont il me montra le portrait et que la triste mort venait d'enlever. Il me dit sa peine qui était d'autant plus grande que sa mère était alors souffrante.

Quand il parlait de sa mère, de ses sœurs—et il me montrait les jolis portraits de ces dernières,—son cœur était dans ses paroles et brillait dans ses yeux.

Le MONDE ILLUSTRÉ est en deuil du sympathique collaborateur qui publia, ici même, plusieurs dessins fort remarquables de notre public. Et nous offrons, à la mère et à toute la famille de notre pauvre ami disparu, l'expression de notre vive douleur avec nos plus sincères condoléances.

Qu'il dorme en paix, notre pauvre Ernest Girard, là-bas à Durtal où il eut ses dernières pensées pour sa famille et pour la lointaine patrie.

Nous mettrons donc quelques fleurs sur sa chère tombe perdue dans le cimetière du hameau de Durtal bâti sur le versant de cette montagne qui lui cachait le vaste horizon que perçait cependant sa triste pensée cherchant, en un rêve, la vision des figures aimées.

Et, dans nos cœurs nous garderons, de ce sincère et loyal ami, un immortel souvenir.

* *

Le Dr et Mme Pelletier sont partis pour le Canada avec Mlle et M. Jos. Hudon, de retour d'un voyage dans toute l'Europe et d'un long séjour à Paris.

Le Dr Desjardins, de Sainte-Thérèse, qui les accompagnait, s'est également embarqué pour le pays.

Les Drs Pelletier et Desjardins ont attentivement suivi, à Paris, les hôpitaux et les plus célèbres cliniques.

Les connaissances qu'ils ont acquises profiteront à leurs nombreux clients.

Le Dr P. Pelletier, de Sherbrooke fut appelé, deux fois, à remplacer le médecin principal de l'hôpital Broca, et il s'acquitta de cette difficile tâche avec un merveilleux succès.

L'avenir, nous n'en doutons point, réserve de beaux sourires à l'heureux Dr Pelletier.

* *

Viennent aussi de partir les docteurs J.-N. Roy, de Saint-Vallier (Québec), et Paul Ostigny, de Chambly.

Le Dr Ostigny a suivi la plupart des hôpitaux de Paris, où il était très aimé.

Avant de venir à Paris, le Dr Roy avait suivi les hôpitaux de Londres et d'Edimbourg. Ici, il a fait de la médecine générale sous la direction des professeurs Péan, Potain, Guyon, Dieulafoy et Fournier.

Il a remplacé le Dr Beugnon, à Melun, pendant près d'un mois—ce qui n'est pas une petite preuve de confiance de la part du savant docteur français.

Le Dr Roy est un travailleur, un modeste, et nous croyons qu'il réussira aussi bien qu'il est en droit de l'espérer.

Les Drs Ostigny et Roy emportent, en partant, l'estime de leurs illustres professeurs dont les souhaits de succès ne leur manquent pas.

* *

Les théâtres font salle comble et en particulier la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, l'Odéon, la Renaissance, le Vaudeville, le Gymnase, la Gaité et le Palais-Royal.

Le Casino de Paris, la plus magnifique salle de café-concert, attire d'innombrables étrangers avec Ivette Violette—une canadienne, dit-on !—et tous ses nombreux autres attrait.

Les affolantes fêtes du Moulin-Rouge sont toujours énormément courues. Le Musée Grévin annonce, sous le titre de : *Nansen au Pôle Nord*, un nouveau et fort intéressant tableau qui est représenté d'une manière parfaite.

Le Concert Européen est en train de devenir célèbre à Montmartre dont il chante toutes les gloires.

Au joyeux Bullier étudiants et étudiantes ne cessent de clamer leur éternelle joie.